

## Musée vivant du cinéma *Wonderstruck* de Todd Haynes

Sylvain Lavallée

---

Numéro 185, décembre 2017, janvier 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87222ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Lavallée, S. (2017). Compte rendu de [Musée vivant du cinéma / *Wonderstruck* de Todd Haynes]. *24 images*, (185), 59–59.

# Wonderstruck de Todd Haynes

## MUSÉE VIVANT DU CINÉMA

par Sylvain Lavallée

**A**près Martin Scorsese, avec *Hugo* en 2011, voici une nouvelle adaptation d'un roman pour enfants de Brian Selznick, *Wonderstruck*, signée cette fois-ci par Todd Haynes. Partant tous deux d'un canevas narratif semblable, et travaillant le même thème de la conservation de la mémoire, celle du cinéma en particulier, les deux cinéastes profitent de ce prétexte pour réfléchir, par leur mise en scène distincte, à leur rapport personnel à leur art. Alors que Scorsese cherchait autant à préserver l'histoire du cinéma, les films de George Méliès, qu'à reproduire par des moyens contemporains une certaine expérience du septième art, *Hugo* voulant faire revivre la magie de l'auteur du *Voyage dans la lune* par les ressources nouvelles du numérique et de la 3D, Haynes pour sa part s'intéresse plutôt dans *Wonderstruck* à la mémoire incrustée dans les objets, aux expériences personnelles préservées par les formes.

Son film se divise en deux récits parallèles, l'un se déroulant en 1977, tourné en couleurs, des images chaudes, granuleuses, l'autre en 1927, filmé en noir et blanc, muet: deux esthétiques s'inspirant du cinéma américain de l'époque représentée. Dans le premier, après la mort de sa mère (Michelle Williams), Ben (Oakes Fegley) fuit sa maison du Minnesota pour retrouver à New York un père qu'il n'a jamais connu; dans le second, Rose (Millicent Simmonds) quitte son père dans le New Jersey pour retrouver sa mère, elle aussi à New York, une star du cinéma muet incarnée par Julianne Moore. Bien qu'enfants, Ben et Rose partagent avec les protagonistes usuels du cinéma de Haynes (ces femmes éprises de liberté, dans *Far From Heaven*, *Mildred Pierce* ou *Carol*) un profond sentiment de solitude. À la différence de ces femmes, toutefois, qui savent s'affirmer mais peinent à se faire reconnaître au sein de leur communauté, Ben et Rose fuient un milieu étouffant dans l'espoir de retrouver ailleurs une part d'identité qui leur échappe – et c'est cette quête, cette nouvelle variation sur son motif habituel, qui mène Haynes à révéler, en bout de parcours, ce qui anime son cinéma.

Cette finale des plus émouvantes nous ramène aux origines du cinéma de Haynes, à l'un de ses premiers films, le moyen métrage *Superstar: The Karen Carpenter Story* (1987), dans lequel le cinéaste utilisait des poupées Barbie évoluant dans un décor de carton pour raconter la vie tragique de la chanteuse des Carpenters: déjà, Haynes récupérait là un objet quotidien, commercial, pour exprimer à travers lui une expérience personnelle, une idée qui se voit aussi illustrée de manière quasi littérale à la fin de *Wonderstruck*. Une manière de nous indiquer que le souci maniaque du détail, souligné par une caméra qui s'attarde aux objets *vintage*, sert moins à nous convaincre de la véracité de la reconstitution historique qu'à restituer la mémoire sensible du cinéaste. Et à travers elle, à traduire la vie intérieure de ses acteurs, les jeux stylistiques, référentiels, étant toujours pour lui des moyens de créer des espaces de liberté pour ses personnages:



ce sera donc Julianne Moore, en toute logique, qui viendra livrer ce secret des origines, celles de Ben comme celles du cinéma de Haynes.

De même, quand dans un intertitre d'un film muet que Rose voit au cinéma, l'on découvre les mots « *shelter from the storm* », difficile de ne pas penser à la pièce de Bob Dylan (Haynes avait réalisé *I'm Not There*), et de ne pas remarquer que trouver *un abri à la tempête* est l'un des leitmotifs narratifs de *Wonderstruck*, comme si le chanteur, à l'instar de Julianne Moore, avait toujours guidé Haynes. De fait, ce qui pourrait ressembler à un musée poussiéreux, à un débarras bourré de références au cinéma de son auteur, est bien plutôt une œuvre vivante (grâce aussi à l'interprétation remarquable des deux enfants), le témoignage d'une filiation, de la possibilité de partager une expérience intime par-delà des barrières apparemment infranchissables: celle du temps, de 1927 à 1977 à 2017, celle entre les êtres, symbolisée par la surdité des deux enfants. Tout se joue dans ce partage d'une expérience, *Wonderstruck* nous faisant vivre l'émerveillement des deux enfants face au New York de cinéma qu'ils découvrent, un émerveillement qui a, un jour, pouvons-nous croire, appartenu à Haynes, et qu'il tente de renouveler par sa mise en scène. « *We are all in a gutter, but some of us are looking at the stars* », dit une note aperçue sur un miroir, une citation d'Oscar Wilde: c'est bien grâce au cinéma (et à ses stars) que nous pouvons nous élever au-dessus des égouts. <sup>24</sup>

États-Unis 2017. Ré.: Todd Haynes. Scé.: Brian Selznick d'après son livre. Ph.: Edward Lachman. Mont.: Affonso Gonçalves. Mus.: Carter Burwell. Int.: Oakes Fegley, Millicent Simmonds, Julianne Moore, Michelle Williams, Amy Hargreaves, Cory Michael Smith, Tom Noonan, Marko Caka. 113 minutes Dist.: Entract Films.